

Exclusif. Disparus de l'Ariège : "Nous sommes des garçons comme les autres"

Ils ont été retrouvés dans l'Ariège.



Après 11 ans de clandestinité, Manu et Théo parlent de leur parcours pour le moins atypique. Photo DDM, Thierry Bordas

La Dépêche. Vendredi 6 Février 2009 - Ils sont jeunes, beaux, branchés et très malins. Et ils nous ont ouvert les portes de leur maison, en pleine forêt d'Ercé, sur les hauteurs de Massat. Manu et Théo ont tellement changé d'identité qu'ils ont du mal à retrouver les réflexes orthographiques d'Okwari et Shahi-Yéna. En amérindien, le premier signifie ours, le second homme proche de la nature. Une prédestination ? En tous les cas, les deux garçons de 17 et 18 ans précisent qu'ils sont bien à l'origine de ce choix de vie « certes marginale mais heureuse ». Et entendent rendre hommage à l'éducation que leur père leur a donné. Ils ont accepté de parler, d'une seule et même voix de leur mode de vie, de leur adolescence rocambolesque et finalement de leur banalité. Des garçons comme les autres en somme qui ont un téléphone portable, un ordinateur, des petites amies. Mais qui ont appris l'école de la vie beaucoup plus tôt que les autres. Et proposent à ceux qui ont envie de réagir de le faire sur l'adresse mail suivante : media.fevrier@gmail.com

«Nous sommes des garçons comme les autres»

« Aujourd'hui, nous allons bien, très bien, nous sommes heureux d'avoir retrouvé la famille. Sauf que notre père est en prison. »

« À vrai dire, nous nous étions préparés à cette interpellation. Nous avons même planifié, une fois Manu majeur, de revenir au grand jour. On voulait sortir de la clandestinité, on savait que notre père serait incarcéré mais on avait pour objectif de relancer la procédure avec deux témoignages irréfutables à l'appui : les nôtres. Ce qu'on avait décidé tous les trois d'un commun accord c'est que si jamais nous étions découverts, et cela fait un an qu'on s'est un peu relâché, nous ne repartirions pas en cavale. Quitte à ce que Manu passe un peu de temps dans un foyer. Or, le jour fatal est arrivé un peu vite. »

« On changeait de lieu souvent et autant de fois de prénom, on a vécu dans le Lubéron, les Cévennes, le Vaucluse, l'Hérault, chez des amis, dans des communautés. On a pris tout cela comme un jeu au départ, car on l'avait choisi. Mais il y a quand même des inconvénients à vivre en clandestinité, on ne peut pas être salarié, Théo n'a pas pu passer son permis de conduire. On ne peut pas voyager à l'étranger, on est obligé de mentir aux gens qu'on aime bien, on ne peut pas établir de rapport de confiance ou très peu. On a fait le deuil de ne pas pouvoir dire la vérité à tout le monde. »

« Nous n'étions pas désocialisés. On a rencontré une quantité incroyable de personnes, c'était très enrichissant. D'ailleurs, la preuve : nos amis aujourd'hui ont au minimum 22, 23 ans. On sort à Saint-Girons dans les fêtes, on a participé à des foires médiévales, on a même avec notre père ouvert une ferme biologique avec trente chèvres, trente cochons... »

« Notre père est professeur et jusqu'à nos 16 ans, il nous a scolarisés à domicile. Il avait acheté des manuels sur toutes les matières et tous les matins de 8 heures à midi, c'était math, français, anglais, sciences naturelles... On a bénéficié d'une éducation exemplaire et exceptionnelle et on ne sera jamais assez reconnaissant envers notre père. Mais en plus de la formation académique, on a acquis énormément de connaissances, sur le terrain, on a appris à faire du fromage de chèvre quand on était dans les Cévennes, on a vécu dans un parc ornithologique et on connaît tout sur les oiseaux. On a fait des formations informatiques également. Manu a obtenu sa licence de cavalier, il a passé ses cinq premiers degrés dans l'attelage et le débardage, il a juste donné son identité à l'oral, et il a pu passer sa formation en étant nourri logé chez un éleveur agréé. Théo, quant à lui, a travaillé de manière non déclarée sur des chantiers. Maintenant que nous avons fait nos papiers d'identité, on va penser aussi à se remettre à niveau sur certains sujets. »

« Pendant ces onze ans, il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'on ait eu la possibilité de recontacter notre mère. Notre père nous a obligés à lui écrire souvent, elle ne nous a jamais répondu. Et c'est nous qui avons demandé, un soir en pleurs à notre père de nous garder. On a toujours vécu dans ce milieu certes marginal mais heureux et dans une famille soudée. Quand les relations entre nos parents se sont détériorées, on avait sept et huit ans, notre mère nous a extraits de ce mode de vie, tout d'un coup, on ne pouvait plus voir notre père, notre mère travaillait donc on ne la voyait plus non plus, on vivait en appartement aux Adrets et on avait une nounou. »

« ça nous a traumatisés. On a souffert de maladies psychosomatiques, on passait notre temps chez le médecin. J'ai été couvert d'eczéma, on était stressé. Pendant les vacances de Noël 1998, notre père a eu le droit de nous voir. On est parti avec lui et on n'est plus jamais retourné aux Adrets, c'était le début de la clandestinité. Mais à cet âge, il n'est pas possible de faire un choix entre le père ou la mère, on a juste opté pour la vie qui nous avait rendus le plus heureux. »

« Pour l'instant, ce qui nous importe c'est faire sortir notre père de prison. On en profite pour rattraper le temps perdu, renouer les contacts avec notre mère, Nicolas, notre frère aîné, toute la famille. Tout se pardonne, on repart à zéro. Aujourd'hui, on ne regrette rien, on va forcément se réinsérer dans le système en ne reniant rien de notre vie, on compte trouver notre propre style de vie, nous sommes ouverts à toutes les possibilités. »

« Nous avons envie de dire à ceux qui pensent que nous sommes des Mowgli des temps modernes que nous sommes dix fois plus évolués et matures que des jeunes de notre âge. Qu'en 11 ans de clandestinité, nous n'avons jamais manqué de rien. Nous ne découvrons pas la société, on la côtoyait déjà, on a toujours eu tout ce qu'on voulait. »